



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

Universitätsbibliothek Paderborn

Bon an, mal an

Lavedan, Henri

Paris, 1908

11 mai 1907.

[urn:nbn:de:hbz:466:1-47678](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-47678)

11 mai 1907.

Renouvelant son bureau, la Société des poètes français vient de mettre à sa tête M. Edmond Haraucourt. Elle ne pouvait vraiment pas se choisir un président plus qualifié pour la diriger et l'honorer. La gloire un peu sauvage de M. Haraucourt vit à l'écart et fuit le monde, mais le monde la connaît, la recherche et sait la trouver. L'auteur de *l'Ame nue* est un rude ami de la solitude. Cette douce, fière et farouche humeur, jointe à la noble probité de sa personne et de son beau talent, l'avait, dès les premiers éclats de sa jeunesse poétique, désigné à la difficile attention de Leconte de Lisle, et les regards de l'Impassible s'étaient arrêtés longuement sur le néophyte. Il le mettait déjà en bien bonne place dans les hauteurs de son estime. La louange n'était pas sa manie, et cependant,

lorsque l'éditeur Lemerre publia son *Anthologie des poètes français du dix-neuvième siècle* dans laquelle les extraits de chaque poète étaient précédés d'une notice, l'auteur des *Poèmes barbares* voulut dire à haute, claire et lente voix ce qu'il pensait de celui qu'il considérait comme le meilleur et le plus rapproché, en même temps que le plus original et indépendant, de ses disciples, car il n'aurait pas toléré qu'on tentât — même de loin — son imitation. Voici donc comme il s'exprimait : « Entre tous les jeunes poètes qui se sont révélés dans ces dernières années, Edmond Haraucourt est assurément le plus remarquable et le mieux doué comme penseur et comme artiste. *L'Ame nue* est un recueil de fort beaux poèmes où il a su exprimer de hautes conceptions en une langue noble et correcte et prouver qu'il possédait, dans une parfaite concordance, un sens philosophique très averti uni au sentiment de la nature et à celui du grand art. Son talent, si élevé déjà, ne peut manquer d'acquérir encore plus de certitude et d'éclat, à mesure qu'il illustrera d'images vivantes et colorées la ferme substance de ses vers. »

Il est impossible de mieux dire et de résumer plus excellemment de quoi est fait le talent du poète de *Circé*, de l'écrivain d'*Amis*, du puissant et savoureux adaptateur de *Shylok* et de *Don Juan*. Grand art... sentiment de la nature, éclat et solidité, ferme substance... noblesse, sens

philosophique... sérénité qui ne repousse pas les baisers de l'émotion... tous ces mots, ces termes honorifiques si lourds cependant à porter, se présentent naturellement à l'esprit quand il s'agit de caractériser Haraucourt, et il ne plie point sous eux.

Cette admiration que je ne me cache pas d'avoir pour l'œuvre et le talent du nouveau président de la Société des Poètes, j'ai d'ailleurs eu la joie de la voir partagée et exprimée avec la plus ardente et persuasive éloquence par mon éminent confrère Faguet, lorsqu'il présenta, il y a quelques mois, les titres d'Haraucourt à l'Académie. Sa place y est en effet marquée. Le jour où il viendra s'y asseoir sera un jour de fête pour la grande poésie française. Il a déjà fait les trois quarts du chemin, je crois que ce ne sera plus long. En marchant d'un bon pas régulier, il faut très peu de temps pour aller de Cluny à l'Institut.

*
**

Puisque je suis en train de parler poète et poésie, je signale tout particulièrement à ceux dont la raison ne sait pas résister à la rime, la première et unique représentation, en matinée, au théâtre Sarah-Bernhardt, le 15 mai, d'un drame historique en vers, en cinq actes, de M. André Avèze, intitulé : *le Prince*.

Donnée sous le patronage de M. Dujardin-Beaumetz, sous-secrétaire d'État des Beaux-Arts,

et de MM. Anatole France, Maurice Donnay, Léon Dierx, Maurice Faure, Gustave Rivet, Paul Ollendorff et Mme Daniel Lesueur, cette représentation, dont le bénéfice est destiné à fonder la caisse de secours de la Société des Poètes, s'annonce comme un événement artistique et mondain, et quantité de hautes personnalités parisiennes ont déjà retenu leurs places. Le héros de la pièce est César Borgia. Peu de figures sont aussi puissamment pittoresques et curieuses que celle du duc de Valentinois, et l'époque elle-même, avec ses somptuosités, la violence de ses passions et la complication de ses ruses est assurément bien faite pour tenter l'effort d'un jeune poète dramatique. M. Avèze a là une belle et forte occasion de gagner bataille.

*
* *

Pour la première fois de l'année j'ai vu ce matin les hirondelles. Le ciel avait son grand manteau de pluie, à capuchon, cependant elles y traçaient leurs ronds comme en plein azur d'été. Il semblait qu'il fit déjà plus chaud. Les lilas lie de vin du jardin d'en face avaient poussé double cette nuit. Et les hirondelles volaient, volaient... Comme elles paraissaient contentes de monter, de descendre, de piquer tout droit, ainsi que des fusées, et de se laisser retomber, maîtresses de leur chute! Retrouvaient-elles le mystérieux tracé, visible pour elles seules, de

leurs parcours de l'an dernier ? On eût juré qu'elles faisaient une rapide visite de leurs champs aériens, une promenade d'inventaire pour observer si toutes choses étaient en place, telles qu'elles les avaient laissées au départ d'automne, si leur paysage de toits n'avait pas changé. Elles reprenaient possession de Paris.

Le vol des hirondelles éveille vraiment des impressions d'une délicatesse et d'une douceur singulière dans le cœur de l'homme. Au cours de son existence, ces oiseaux jouent un rôle particulier de mélancolie, parce qu'on ne les voit que lorsqu'on lève les yeux, et encore seulement durant les beaux jours. Ils ne laissent rien de douloureux dans leur sillage. Ils sont pris à témoin par les poètes, les amoureux et les prisonniers. C'est eux que suivent, si différents, les regards de l'enfance et de la vieillesse. Que d'irréalisables rêves ne portent-ils pas sur la croix minuscule de leurs ailes ? Inaccessibles, lointaines, planant à des distances où s'élançe en vain le désir, les hirondelles ne sont point terrestres et n'ont même rien de laïque. Elles semblent, parmi les autres oiseaux, une confrérie bienheureuse, une séraphique phalange de contemplatives célestes, des espèces de Sœurs-de-l'air, quêteuses de l'espace, dont les clochers d'église et les tours de cathédrales seraient les maisons-mères. Elles ont fait vœu de mobilité, de déplacement et de vertige. Il y a dans leurs courses et leurs poursuites une ivresse sacrée,

de la foi dans leur élan, une secrète extase dans la béatitude de leur vol incessant, éternel... Leurs circuits éperdus ne sont peut-être que des cantiques en mouvement et elles ont vraiment l'air ainsi de louer le Seigneur, — au plus haut des cieux.

Il entre également une charmante et naïve part de piété dans le spécial amour que le populaire a pour cette petite bête embéguinée de noir. On dirait l'âme d'une religieuse. Sa présence, à la fois inquiète et confiante, passe pour apporter le bonheur, et c'est pourquoi sans doute, la plupart du temps, elle qui sait à quoi s'en tenir, ne choisit prudemment que les maisons désertes pour y bâtir son nid, tout contre la gouttière branlante ou sous les lames des persiennes closes depuis des années...

Ou alors, les humbles logis l'attirent, de préférence les écuries de campagne, les granges. On ne la voit qu'en peinture au plafond des palais. Elle se plaît chez les pauvres. A Bethléem, malgré l'hiver, une hirondelle devait sûrement entrer et sortir à toute minute dans l'étable. Je la vois, je l'entends filer en sifflant entre les cornes du bœuf ou les oreilles du petit âne. Et la Vierge pense : « Bon présage... Allons ! mon fils sera heureux ! »

*
* *

Voici le moment où, dans les magasins de modes, les chapeaux sont en pleine floraison. C'est

un spectacle délicieux et qui vaut à lui seul une exposition d'horticulture. En haut des tiges de bois, qui leur servent de support, ils semblent des rosiers phénomènes qui donneraient à la fois, des roses, des rubans et des plumes. Tout le long du faubourg Saint-Honoré, rue de la Paix, il faut s'arrêter et les regarder longuement, car ce sont pour la plupart des chefs-d'œuvre conçus et réalisés par des fées de la coiffure. On imagine aussitôt sans effort les têtes qui conviendraient à chacun, on les loge dessous : « Celui-ci est pour Mlle X., et celui-là pour Mme Z. », car le chapeau de l'une ne saurait sous aucun prétexte, servir à l'autre. Il y a des chapeaux de brune, de blonde, de grande et petite femme, mince et boulotte, et il y a les chapeaux de fillettes que choisissent volontiers les femmes âgées, et les chapeaux des femmes mûres qui font sourire les fillettes, avec leurs raisins, leurs pensées, leurs couleurs de semaine sainte. Je vous recommande cette tournée des chapeaux, elle est artistique, instructive. Elle est dangereuse aussi, car à vous voir en station devant les magasins de modes on pourra supposer que ce sont les modistes et non leurs ouvrages qui vous immobilisent. Tant pis, ma foi ! Laissez dire. On vous blâmera, on vous plaindra, on vous enviera. Si j'étais bien riche, bien riche, j'achèterais sans relâche des chapeaux de femme et j'en réunirais une collection. Cela tiendrait beaucoup de place, il faudrait de vastes appartements. Mais dans

très longtemps, à ma mort, dans une soixantaine d'années seulement, comme je laisserais un joli lot pour le Musée du costume de mon ami Leloir!